

DIX-SEPTIEME SIECLE: DEBUT (1) Le Monde vers 1600.

Vers 1600, deux grandes puissances se détachent en Europe: la Maison de France et la Maison d'Autriche (coupée en deux branches).

La France est, de loin, le pays le plus peuplé d'Europe, et un des plus riches. Henri IV vient d'accorder aux protestants un statut de tolérance (édit de Nantes, 1598) et a restauré l'autorité royale en 1599 en des termes violents adressés au Parlement de Paris ("Vous me devez obéir (...)"). La France, en 1601, à l'est du territoire, la Bresse, le Bugey et le Pays de Gex. Ce qui porte en lui le germe de problèmes, c'est l'établissement de la "Paulette", en 1604, par laquelle se consacre l'hérédité des offices. Protestants profitant des nouvelles libertés et pressions de Paris sur les provinces créent de l'ombrage au règne d'Henri IV.

La Picardie, la Champagne et la Bourgogne sont encore des territoires-frontière. Les trois évêchés (Metz, Toul et Verdun) ont beau être occupés de fait, le duc de Lorraine est un facteur d'instabilité. D'autre part, le duc de Savoie est un allié peu sûr et le Roussillon est encore aux mains des Espagnols.

Les Habsbourg de Madrid (branche aînée) se sont rattaché le Portugal en 1580 et le roi Philippe III (début du règne) possède les Baléares, la Sardaigne, la Sicile, le royaume de Naples, des ports toscans, le duché de Milan, des places fortes sur la côte d'Afrique, et, grâce à l'héritage bourguignon, la Franche-Comté et la partie méridionale des Pays-Bas (Flandre, Brabant, Hainaut, Artois, Cambrésis, Luxembourg). Son empire colonial est immense. L'Espagne connaît donc son "Siècle d'Or" avant la France et la Hollande (qui bat déjà en brèche cette suprématie quand l'indépendance des Provinces-Unies est implicitement reconnue en 1609 <trêve de 1609>).

Les Habsbourg de Vienne (branche cadette) tirent leur puissance de la dignité impériale (depuis 1437, le chef de leur maison est choisi traditionnellement comme empereur) et possèdent ou dominent, en dehors de l'archiduché d'Autriche, les royaumes de Bohême et de Hongrie, la Styrie, la Carinthie, la Carniole, le Tyrol, les terres du Brisgau et du Sundgau (ou Haute-Alsace). Ils sont les voisins du monde turc. L'ancienne Lotharingie (cf. partage de Verdun de 843) y compris, une grande partie de l'Italie du Nord et même théoriquement, les cantons suisses, leur est revenue.

Mais c'est un ensemble morcelé (ayant à peu près la même population et presque la même superficie que le royaume de France) de plusieurs centaines d'Etats et les princes agissant souvent en souverains, se sont constitués en trois corps ou "collèges".

1. Un premier est formé par les sept électeurs (les princes-archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne, le roi de Bohême, le comte palatin du Rhin, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg). Ils élisent à Francfort le "roi des Romains" (l'empereur).

2. Le deuxième Collège regroupe quelque 300 principautés ecclésiastiques et laïques.

3. Le dernier comprend une cinquantaine de villes libres parmi lesquelles Hambourg, Brême, Strasbourg, Nuremberg et Augsburg. Les représentants de ces trois collèges forment la diète germanique.

Les domaines espagnols et autrichiens, on l'a vu, sont parfois limitrophes et leur liens (obtenus par de fréquents mariages à l'intérieur des deux maisons) constituent un danger permanent pour la France.

Avant-propos.

Qu'est-ce que le XVIIe siècle ? D'un point de vue français, le découpage se détermine sur la période de 1610 à 1715 (mort du roi Henri IV et mort du roi Louis XIV). Mais cela ne vaut pas pour les autres pays et c'est donc une "dynastique" des choses.

DIX-SEPTIEME SIECLE: DEBUT (2)

Le XVIIe siècle littéraire doit beaucoup au passé. C'est comme une pause ou une réflexion sur ce qui est acquis, après les siècles révolus en littérature.

L'aristotélisme n'est pas nouveau; il continue à garder une grande place dans l'esthétique classique.

Le baroque, la préciosité, l'augustinisme et l'idéal de l'honnête homme se mettront d'autre part en place sous le patronage rassurant de l'Antiquité. C'est comme si les esprits cultivés avaient naturellement choisi, dans ce qui leur culture leur présentait du passé, ce qu'il leur convenait de s'approprier pour vivre avec leur temps.

Mais l'héritage du passé a suscité aussi des critiques, plus vives que dans le XVI^e siècle. C'est ainsi que la préciosité naît en partie par le triomphe d'un certain rationalisme qui s'oppose au naturalisme naissant. L'esprit du libre examen s'exerce d'abord contre les humanistes dont il était le meilleur exemple... Et quand on envient à mettre en question la tyrannie du moi (amenée par l'ancien paganisme et par des idées modernes sur la vie en société civilisée), on aboutit à faire de l'amour-propre le centre de ses préoccupations.

Pour bien comprendre le XVII^e siècle, il faut connaître l'impact de l'Introduction à la vie dévote (1608) de François de Sales, commentée par tous ceux qui s'intéressaient aux problèmes religieux; il faut savoir aussi le succès de L'Astrée (1607-1627) d'Honoré d'Urfé, que le public mondain a lu; il faudrait avoir parcouru l'Histoire comique de Francion, 1623, de Charles Sorel, des lettres de Voiture (1649), les réflexions du Chevalier de Méré (Conversations, 1668, Discours, 1668-1671, Lettres, 1682), des jugements insérés dans Télémaque, 1699, de Fénelon, et les Mémoires de Saint-Simon qui parlent des années 1691-1723.

L'héritage de la Renaissance.

Au Moyen Age, Saint Thomas avait jeté un pont vers le paganisme. Aristote* est devenu le maître à penser de la chrétienté. Ils valent surtout par leurs méthodes de raisonnement. L'accès aux textes anciens a été rétabli par les humanistes. Le plus grand enseignement de l'Antiquité est peut-être la sagesse que l'homme doit tirer de sa propre et seule réflexion: la seule science véritablement fondamentale est la science de nous-mêmes. C'est à ce titre que les exemples de vertu païenne restent utiles. Au XVII^e siècle, les moralistes comprennent que la connaissance de soi est une condition nécessaire au salut.

Même Pierre Charron emprunte beaucoup à des sources de sagesse. Il tient l'orgueil et la présomption pour le grand vice de l'homme. La seule cause du malheur des humains est l'ignorance d'eux-mêmes. Charron ne parle guère de la rédemption dans son De la sagesse, 1608. Pour lui, Dieu, la raison et la nature ne forment en définitive qu'une seule réalité. Il faut pratiquer la prud'homie car elle est une alliance avec la vie éternelle que nous entrevoyons par la raison et par ses manifestations concrètes dans la nature. La piété des fidèles est un moyen louable mais quelque peu moins sûr.

Les humanistes, tout en progressant dans la familiarité qu'ils avaient avec les modèles de vertu antiques, avaient développé leurs sens critique à l'égard du christianisme. D'où une tentative de placer le christianisme là où la raison n'intervient pas: c'était déjà un peu le chemin tracé par Montaigne, ce sera la solution d'un Gassendi (1592-1655) pour s'accommoder d'une foi parfois encombrante, en faisant des recherches dans les domaines de l'astronomie et de la physique.

Pourtant, des apologistes de la foi chrétienne voient bien le danger de l'éclosion des sciences. Le père Mersenne, Bérulle et d'autres voient en Descartes un allié précieux, là où Gassendi, La Mothe Le Voyer et Naudé (qu'on pourrait qualifier de libertins érudits) protestent seulement de leur foi, qui est dans le cas du troisième, auteur de l'Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie (1625), en parallèle avec l'athéisme: la sagesse ne coexiste avec la religion qu'en la fuyant. La conciliation entre raison et foi, le thomisme*, se brise.

La doctrine d'Aristote avait déjà été repensée par Pomponace pendant la Renaissance italienne dans une optique non-chrétienne. Vanini, un siècle plus tard (1616), va jusqu'à douter de l'immortalité de l'âme et de l'idée de la subsistance indépendante d'esprits individuels; Pomponace avait accordé à l'homme une sorte de participation à l'esprit universel, âme du monde. C'était comme un averroïsme renouvelé. Le miracle chrétien est refusé parce que les faits doivent s'expliquer uniquement par la force mystérieuse de la nature.

D'autres rompent même avec Aristote, en ce qu'il pouvait apporter de moyens de confort pour la cause du christianisme. Peu importe pour eux (Giordano Bruno, Cardan, Capanelà), que Saint Thomas ait trahi Aristote, ils mettent en doute le péripatétisme*.

Descartes, comme on sait, ne part pas tant de l'incertitude même, comme Montaigne avant lui,

mais de la certitude que rien n'est sûr et qu'il n'est que dans certains raisonnements mathématiques qu'on trouve des évidences, malheureusement souvent dans objet bien défini. Dans la nuit du 10 novembre 1619, il eut le pressentiment que les connaissances sont toujours entachées de choses fausses et invérifiables. Alors, il ne se choisit pas lui-même, comme Montaigne, comme seul objet de sa réflexion mais comme seul sujet d'une connaissance en principe illimitée. Comment ne pas, maintenant, se laisser tromper aux apparences, ainsi que le redoutaient les sceptiques qui n'iaient out sauf les humbles signes de sa vie quotidienne. Descartes qui veut commencer par nier même ces simples certitudes, arrive à l'échec suivant: comment parvenir à penser que je ne puisse pas être là tandis que je pense que je ne suis pas ? Et alors, il dit: "pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi qui le pensais, fusse quelque chose". A moins qu'il y ait un malin génie qui lui donne l'illusion de l'évidence contenue dans cette phase, poursuit-il son hypothèse. Mais même alors: "il n'y point de doute que je suis s'il (=le malin génie, donc un Dieu trompeur) me trompe, il ne saurait jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose". C'est le 'cogito' cartésien.